

La Bibliothèque nationale de France : une bibliothèque-musée dès son origine ?

↓
PAR GENNARO TOSCANO



Joseph Carré, *Une exposition de livres imprimés et manuscrits dans la galerie Mazarine*, aquarelle, avant 1902, *Hommage du personnel de la Bibliothèque nationale à Mr Léopold Delisle...*, Paris, 1902 (coll. BnF)

— Vers une bibliothèque d'État : du Val de Loire à Paris

Une longue tradition historiographique fait remonter l'origine de la Bibliothèque nationale à celle aménagée vers 1367 par Charles V (1338-1380) dans l'ancienne tour de la fauconnerie au Louvre, qui prit le nom de « tour de la librairie ». La librairie royale occupait trois pièces superposées et lambrissées en « bois d'Irlande », dont l'une – l'« étude » – contenait des livres et des bijoux¹. Selon l'inventaire de 1380, elle comptait plus de 900 volumes. Véritable « bibliothèque d'État », la librairie du Louvre fut vendue à la mort de Charles VI en 1424 au duc de Bedford, puis dispersée en Angleterre après le décès de ce dernier en 1435². Dès lors, bibliophiles, reines et rois n'ont eu de cesse qu'ils ne rachètent quelques volumes de la prestigieuse librairie de Charles V ; ainsi une soixantaine de manuscrits se retrouvent aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. Il faut attendre plus d'un siècle pour qu'une nouvelle collection de livres soit constituée par Louis XI (1423-

1483) ; son épouse, Charlotte de Savoie, en conserve une bonne partie au château d'Amboise³. Cette collection fut considérablement enrichie par son fils Charles VIII (1470-1498) qui rapporta de Naples 1 140 livres – manuscrits et imprimés – de la célèbre librairie des rois aragonais, mais aussi des objets d'art, des tableaux, des tapisseries et des sculptures saisis dans les différentes résidences royales⁴.

À la mort de Charles VIII en 1498, le duc d'Orléans devient roi sous le nom de Louis XII (1462-1515). Né et élevé à Blois, il décide de transformer l'ancienne forteresse et y installe ses propres collections d'art et ses livres. Comme son prédécesseur, Louis XII fut séduit par l'Italie. Si le legs du sud de l'Italie par René d'Anjou à la couronne avait justifié l'expédition de Charles VIII en 1495, l'héritage de Valentine Visconti, grand-mère de Louis XII, justifia les revendications de la maison d'Orléans sur le duché de Milan. Après l'échec des tractations diplomatiques, le roi de France entra à Milan le 1^{er} octobre 1499. Dès son arrivée, il saisit des objets précieux, des tapisseries et des tableaux. À Pavie, il s'empara de la librairie des Visconti-Sforza et la fit transférer au château de Blois. Grâce à cette saisie,

400 livres manuscrits et deux imprimés entrèrent dans la librairie royale de Blois⁵. Après son mariage avec Anne de Bretagne (1499), Louis XII réunit à Blois les livres et les collections d'art auparavant conservés à Amboise.

La librairie royale de Blois devint au début du 16^e siècle l'une des plus riches collections d'Europe. Trois fonds différents la constituaient : les manuscrits de la famille royale, les livres saisis par Charles VIII à Naples en 1495 et ceux rapportés de Pavie par Louis XII en 1499⁶. Deux ans après la mort de Louis XII, en 1517, le cardinal Louis d'Aragon visita le château de Blois. Son secrétaire, Antonio de Beatis, nous a laissé un précieux témoignage sur la bibliothèque royale : « Dans ce château ou palais, on voit une grande bibliothèque, garnie non seulement de planches du haut en bas, mais encore de tablettes ; tout est plein de livres. Un petit cabinet en contient qui sont déposés dans un coffre. Ces livres sont tous en parchemin, écrits à la main et très intéressants, ils sont couverts de soie de diverses couleurs avec des riches fermoirs et des incrustations d'argent doré [...] Parmi les livres, beaucoup, d'après les armoiries des fermoirs, appartenaient au roi Ferrante et au duc Ludovic Sforza [...] J'ai noté encore un tableau peint à l'huile, représentant une certaine dame lombarde, peinte au naturel, très belle, mais à mon avis pas autant que la signora Gualanda. Puis on nous montra un astrolabe très beau et très grand, sur lequel est peinte toute la cosmographie. Dans un des retraits – il y en a deux – se trouve une horloge très ingénieuse où sont représentées beaucoup de choses concernant l'astronomie et les signes du ciel »⁷. Cette source est extrêmement précieuse car elle prouve que la librairie royale de Blois abritait non seulement des livres, des objets scientifiques et des horloges, mais également des tableaux comme celui représentant « une certaine dame lombarde », vraisemblablement le célèbre *Portrait d'une dame de la cour de Milan*, dite *La Belle feronnière*, de Léonard de Vinci⁸.

En 1518, la librairie royale de Blois compte désormais 1 626 livres manuscrits et imprimés. Il faut attendre 1544, et la volonté de François I^{er} de transférer la bibliothèque royale à Fontainebleau, pour qu'un nouvel inventaire soit établi⁹. C'est dans ce lieu que le souverain pouvait éblouir ses visiteurs étrangers par la richesse de ses collections où les livres étaient sans doute présentés avec des instruments scientifiques, quelques antiques et des tableaux.

En 1594, Henri IV fit transporter la librairie royale à Paris, au collège de Clermont, actuel lycée Louis-le-Grand, puis en 1603 au couvent des cordeliers (actuel musée Dupuytren). Dans un texte de 1618 concernant le dépôt des imprimés, elle est mentionnée pour la première fois sous le nom de Bibliothèque du roi.

Louis XIII s'intéressait peu aux livres alors que son frère, Gaston d'Orléans, était un grand collectionneur d'art et de livres. Le 2 février 1660, il déclara, par testament, faire don à la couronne « de toutes [ses] médailles d'or, d'argent et de cuivre, des pierres gravées, des antiques et autres raretez qui sont à présent de la garde du sieur Bruno, comme aussy de tous [ses] livres de fleurs et d'oyseaux [qu'il] a fait portraire par Robert, peintre, et tous [ses] livres d'histoire et autres qui sont dans [son] cabinet du pallais d'Orléans, pour estre le tout, avec quelques boistes de coquilles fort rares, mis dans le cabinet de sa Majesté du Louvre et servir à son divertissement »¹⁰. De 1660 à 1663, vélins, livres, médailles, pierres gravées (voir ill. ci-contre, en haut) et coquilles furent transférés dans le Cabinet du roi au palais du Louvre. En 1667, Colbert décida d'unir le Cabinet du roi à la Bibliothèque royale installée rue Vivienne et y fit transférer toutes les collections de livres et d'objets d'art.

Quelques années auparavant, en 1654, l'un des gardes de la librairie, Jacques Dupuy, avait légué à la Bibliothèque du roi tous ses livres gravés en taille douce et toutes ses gravures d'après Rubens, embryon du cabinet des Estampes qui prendra corps avec l'acquisition de la célèbre collection de l'abbé de Marolles en 1667¹¹.

Après la période difficile des régence et les troubles de la Fronde, Jean-Baptiste Colbert (1619-1683) joua un rôle capital dans la réorganisation de la Bibliothèque du roi. Ministre en 1662, intendant des Bâtiments en 1664, Colbert fut un grand bibliophile et sa collection comptait de nombreux chefs-d'œuvre, tel le *Psautier de Charles le Chauve*¹² qui intégra la Bibliothèque du roi en 1732 avec l'ensemble de ses livres. En 1666, Colbert fit déménager la Bibliothèque royale de la rue de la Harpe à la rue Vivienne pour la rapprocher de son hôtel : elle comptait alors 6 000 manuscrits et 20 000 livres imprimés ; au début de l'année suivante, comme nous l'avons mentionné, il fit transférer depuis le Louvre le Cabinet du roi pour l'intégrer à la bibliothèque, puis il fit l'acquisition de la collection



Hercules Seghers, *Paysage à la branche de sapin*, eau-forte peinte et pointe sèche. Collection Michel de Marolles (coll. BnF)



Albrecht Dürer, *Christ enfant tenant une couronne*, 1506, dessin. Collection Michel de Marolles (coll. BnF)



Alexandre le Grand, camée, fin du 4^e siècle-début du 3^e siècle av. J.-C. ; monture Josias Belle, orfèvre du roi, 1684-1689. Collection de Pierre-Paul Rubens, Georges de Villiers, 1^{er} duc de Buckingham, Gaston d'Orléans ; légué à Louis XIV en 1660 (coll. BnF)



Le cabinet des Médailles, gravure publiée dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1861, tome 10, p. 81 (coll. BnF)

d'estampes et de dessins de l'abbé Michel de Marolles (1600-1681), collectionneur d'art, traducteur, essayiste, mémorialiste et généalogiste. Riche de 123 000 pièces réunies en 400 volumes, cette collection renfermait de véritables chefs-d'œuvre qui font encore aujourd'hui la renommée du département des Estampes de la BnF (voir ill. p. 73). Grâce au dépôt légal élargi à la gravure et à l'acquisition de la collection Marolles, le cabinet des Estampes de la Bibliothèque du roi devint l'un des plus importants d'Europe.

C'est à partir de cette époque que le caractère si particulier de la Bibliothèque du roi commence à se dessiner. Elle réunit non seulement des livres (manuscrits et imprimés), mais possède également un cabinet de pierres précieuses, de médailles, de monnaies et d'objets ainsi qu'une riche collection de gravures et de dessins. Cette physionomie la différencie dès l'origine des autres bibliothèques en Europe et renforce son caractère de « bibliothèque-musée ».

Dons et acquisitions d'antiquités de l'époque classique et médiévale continuaient cependant à enrichir les collections du Cabinet du roi. Le cavalier romain Francesco Gualdi (1574-1657)¹³, à sa mort, légua son cabinet de curiosités, essentiellement des pierres gravées, à Louis XIV. Resté entreposé au couvent de la Trinité-des-Monts à Rome, il fut transporté en Provence en 1662, puis de là par bateau à Paris.

En 1653, à l'occasion de travaux de reconstruction de l'hospice Saint-Brice à Tournai, un ouvrier mit à jour le trésor de Childéric I^{er}, père de Clovis ; Louis XIV reçut en 1665 de l'empereur Léopold de Habsbourg une partie importante des objets qui y furent trouvés, qu'il entreposa au cabinet des Médailles¹⁴. En 1711, l'antiquaire Roger de Gaignières céda sa collection au roi : des milliers de lettres, de relevés de tombeaux et de monuments dessinés sous sa direction, ainsi que des manuscrits ayant appartenu à Charles V ou à Jean de Berry, rejoignirent alors la Bibliothèque du roi¹⁵.

la réorganisation de la vénérable institution. En 1720, il décida d'organiser les collections autour de cinq départements, chacun dirigé par un garde : dépôt des Imprimés, cabinet des Manuscrits, cabinet des Titres et généalogies, cabinet des Planches gravées et recueils d'estampes, cabinet des Médailles et pierres gravées. Après la faillite de la banque Law (1720) qui occupait les anciens locaux du palais Mazarin, Bignon réussit à faire attribuer à la Bibliothèque du roi, trop à l'étroit rue Vivienne, l'hôtel de Nevers, puis une salle située à l'angle de la rue de Richelieu et de la rue des Petits-Champs, et enfin la galerie haute du palais Mazarin (galerie Mazarine).

Entretiens, il fut décidé de faire revenir de Versailles le Cabinet du roi qui s'y trouvait depuis 1683. Il fut inauguré en 1741 dans l'hôtel de la marquise de Lambert, libéré à sa mort en 1733 et situé entre la rue de Richelieu et la rue Colbert. Au premier étage de cet hôtel, l'architecte Robert de Cotte, puis son fils Jules-Robert, créèrent une galerie unique au-dessus de l'arcade Colbert pour le relier à l'hôtel de Nevers (voir ill. ci-contre en haut). C'est à cette époque que furent exécutés par les ébénistes du roi les médaillers dans lesquels on rangea les tablettes en maroquin contenant médailles et monnaies. De concert avec l'abbé Bignon et le duc d'Antin (1665-1736), directeur général des bâtiments du roi, il fut choisi un programme iconographique autour des neuf Muses pour décorer le nouveau cabinet. Les trois trumeaux situés entre les quatre fenêtres donnant sur la rue de Richelieu furent décorés par Carle Van Loo, tandis que les trois autres placés du côté de la rue Colbert furent réalisés par Charles-Joseph Natoire ; les quatre dessus de porte furent peints par François Boucher. Aux deux extrémités du cabinet, entre les portes, se trouvaient les portraits de Louis XIV (copie d'après Rigaud) et de Louis XV (copie d'après Louis-Michel Van Loo). Lambris et mobilier furent réalisés par Jacques Verbeckt et ses collaborateurs, de 1741 à 1742.

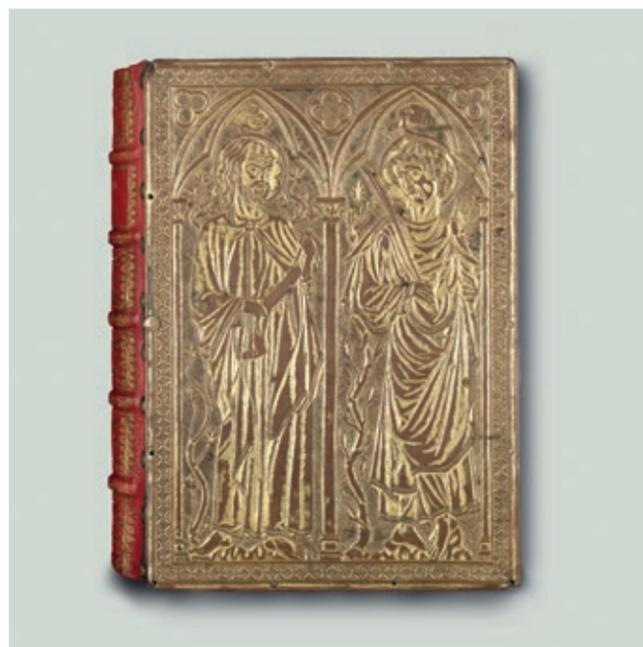
Dans son *Architecture française, ou Recueil des plans, élévations, coupes et profils des églises, maisons royales, palais, hôtels & édifices les plus considérables de Paris* (Paris, 1752-1756), Jacques-François Blondel nous livre une passionnante description de la Bibliothèque du roi, ainsi qu'un plan du rez-de-chaussée et du premier étage de cet édifice fort complexe : « tout ce rez-de-chaussée

——— **Rue de Richelieu, berceau définitif de la Bibliothèque du roi**

Après avoir envisagé le transfert de la bibliothèque au Louvre, l'abbé Jean-Paul Bignon, bibliothécaire du roi de 1719 à 1741, préféra se concentrer sur



Coupe de Chosroès, Iran sassanide, 6^e ou 6-7^e siècles, or, cristal de roche, grenat, verre. Ancien trésor de l'abbaye de Saint-Denis (coll. BnF)



Plat supérieur des *Évangiles de Saint-Denis* représentant saint Luc et saint Jean, Paris, 3^e quart du 13^e siècle. Ancien trésor de l'abbaye de Saint-Denis (coll. BnF)

est destiné à différentes pièces servant à des bureaux, magasins, ateliers & d'autres usages du ressort d'un bâtiment de cette espèce». Mais il s'y trouve également les ateliers des peintres Natoire et Boucher, puis Pierre et Restout, une chapelle et une salle construite en 1731 pour abriter les célèbres globes de Coronelli. Au premier étage, autour de la cour principale, est disposée la collection des livres imprimés organisée par matières (théologie, jurisprudence, histoire, sciences et arts et belles lettres), tandis que la galerie Mazarine, dont le plafond « est de la plus grande beauté », abrite les manuscrits. Après avoir décrit la voûte peinte par Romanelli, Blondel signale que la galerie n'est pas « publique, mais l'affabilité de M. Melot, qui en a particulièrement la garde, & qui en fait actuellement le Catalogue, laisse voir aux amateurs ce chef-d'œuvre avec une complaisance digne de l'amour qu'il porte aux beaux arts ».

L'amitié entre l'abbé Jean-Jacques Barthélemy (1716-1795), garde du cabinet des médailles et antiques, et le comte de Caylus (1692-1765) ouvre un nouveau chapitre dans la riche histoire de la Bibliothèque du roi, celui de grand atelier pour l'étude de l'archéologie. Barthélemy participa à la rédaction du *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et romaines* (Paris, 1752-1767) du comte qui déposa au cabinet une partie de ses collections d'objets. Comme il l'avait souligné dans le premier volume de son *Recueil*, Caylus voulut ainsi mettre à la disposition d'un public d'érudits et d'amateurs ses objets archéologiques : « On ne saurait donc trop exhorter ceux qui rassemblent des monuments à les communiquer au public ». N'ayant pas d'héritiers directs, il légua à sa mort, le 5 septembre 1765, le reste de sa collection au roi ; le 16 décembre de la même année, l'abbé Barthélemy indiqua dans son registre : « J'ay fait transporter les antiques que M. le comte de Caylus léguoit au roi par son testament »¹⁶. Ainsi des vases, des bronzes, des portraits en marbre et en bronze, des intailles et des terres cuites enrichirent considérablement les collections d'antiques du cabinet des Médailles de la Bibliothèque du roi.

Quelques années plus tard, ce même cabinet s'enrichit d'une de ses plus belles pièces en or, la « patère de Rennes », un chef-d'œuvre de l'orfèvrerie romaine du 3^e siècle après J.-C. Découverte intacte avec un collier à pendentif et une centaine d' « aurei » lors de la démolition d'une maison du chapitre de Rennes

le 26 mars 1774, elle fut remise au duc de Penthièvre, gouverneur de la Bretagne, qui la présenta lui-même au roi. Le 7 avril, à la demande du roi, la patère fut remise à l'abbé Barthélemy, garde du cabinet des Médailles¹⁷.

— De la Révolution à la Bibliothèque nationale de France

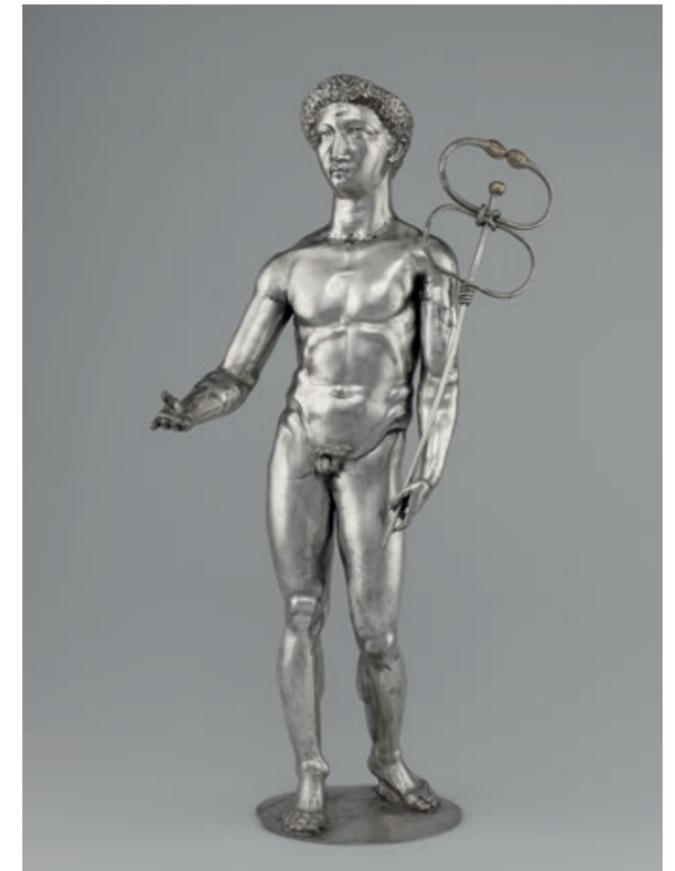
La Bibliothèque royale, devenue nationale, paya son tribut lors de la Révolution tout en bénéficiant d'enrichissements colossaux de ses propres collections. Deux gardes de la bibliothèque furent en effet guillotines, et un troisième poussé au suicide.

Les confiscations des biens du clergé et des émigrés, puis les campagnes révolutionnaires en Europe, permirent le transfert de centaines de milliers de livres imprimés et manuscrits à la bibliothèque devenue nationale, sans oublier les centaines d'objets qui arrivèrent des trésors d'églises. Citons les 33 000 estampes et 5 000 cartes saisies à l'abbaye de Saint-Victor à Paris, ou encore les 18 000 médailles à Sainte-Geneviève. L'acquisition de précieux manuscrits ne faiblit pas : l'incorporation de la bibliothèque personnelle des rois à Versailles permit l'entrée à la Bibliothèque nationale de véritables chefs-d'œuvre comme les *Grandes heures d'Anne de Bretagne*, sans compter les 9 000 manuscrits saisis à Saint-Germain-des-Prés ou les 1 900 provenant de la bibliothèque de la Sorbonne.

Des objets de culte et des objets de curiosité prélevés dans les trésors d'églises contribuèrent à augmenter les richesses du cabinet des Médailles. Ainsi, dès 1791, les trésors de la Sainte-Chapelle et de Saint-Denis, puis les gemmes de la cathédrale de Chartres arrivèrent à la Bibliothèque nationale. Le premier prélèvement à Saint-Denis eut lieu le 30 septembre 1791 : quatre camées, deux intailles, cinq vases de pierre dure, deux manuscrits et le trône de Dagobert furent transférés à la bibliothèque, puis en 1793, et ce malgré les protestations des habitants de la ville, la basilique fut dépouillée une deuxième fois. Des pièces emblématiques des collections de la BnF proviennent de ce trésor : outre le trône de Dagobert, rappelons la coupe des Ptolémée, celle de Chosroès (voir ill. p. 74, en bas à gauche), la navette en sardonix, les échecs dits de Charlemagne, le couronnement de « l'écran de



Le grand Camée de France, Rome, vers 23 après J.-C., avec la monture réalisée en 1807 par Jean-Baptiste-Maximilien Delafontaine Villoteau, photographie, Agence de presse Meurisse, 1912 (coll. BnF)



Mercury, fin du 2^e siècle-début du 3^e siècle après- J. C., provenant de Berthouville (Eure), argent et or (coll. BnF)



Borée et Orythie, péliké attique à figures rouges, 450-440 av. J.-C. Legs du duc de Luynes en 1862 (coll. BnF)



Henri Tauzin, Vue de la salle du trône de Dagobert dans l'aile située entre les rues de Richelieu et des Petits-Champs, aquarelle, avant 1902, Hommage du personnel de la Bibliothèque nationale à Mr Léopold Delisle..., Paris, 1902 (coll. BnF)

Charlemagne » avec le portrait de Julie, fille de l'empereur Titus, le cor de Roland, la navette de saint Éloi, sans oublier de précieux manuscrits recouverts de luxueuses reliures (voir ill. p. 74, en bas à droite).

Du trésor de la Sainte-Chapelle est issu « le plus grand camée que l'Antiquité nous ait légué »¹⁸, remis au cabinet des Médailles le 1^{er} mai 1791 avec sa monture byzantine et la base que Charles V lui avait fait ajouter en 1379. Le vol de 1804 fit disparaître définitivement la base et la monture, et c'est alors qu'Aubin-Louis Millin, conservateur du cabinet des Médailles, commanda une somptueuse monture exécutée en 1807 par Jean-Baptiste-Maximilien Delafontaine Villoteau (voir ill. p. 77, en haut à gauche). Cinq manuscrits dont quatre recouverts de précieuses reliures d'orfèvrerie furent déposés à la bibliothèque le 9 mai 1791 (Latins 8892, 9455, 17326 et 8851).

En 1795, une cinquantaine de vases confisqués aux émigrés furent dévolus au cabinet des Médailles, devenu désormais l'un des lieux les plus courus dans la capitale. Il était fréquenté non seulement par un public d'érudits et d'artistes, mais aussi par les élèves de l'École normale. Dès le début, l'objectif recherché par les conservateurs était de rendre la présentation accessible : ils recommandaient de disposer les collections selon une méthode bien précise et de placer une étiquette explicative sous chaque objet. Le 2 juin 1795, il fut proposé à la Convention nationale de créer un poste de conservateur-professeur, chargé de la collection mais aussi de dispenser des cours publics. Le premier enseignement d'histoire de l'art et d'archéologie en France vit donc le jour au cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale et fut confié à Aubin-Louis Millin. Dans sa leçon inaugurale, le 24 novembre 1798, celui-ci le présenta comme un « cours d'archéographie » : les monuments devaient en effet être étudiés avec une méthode rigoureusement scientifique, afin d'en connaître l'histoire, la datation, « le but pour lequel ils ont été faits », mais ils devaient aussi être comparés « avec les autres [...] du même genre »¹⁹.

La Révolution engendra également la création, au sein de la bibliothèque, d'une section consacrée aux cartes de géographie. Le géographe et conservateur Jean-Denis Barbié du Bocage créa une « partie géographique » au sein du département des Imprimés, mais il faut attendre le 30 mars 1828 pour qu'un véritable

département soit créé grâce à la personnalité d'Edme-François Jomard, ingénieur-géographe qui avait participé à l'expédition d'Égypte. Ainsi furent réunis tous les instruments scientifiques, les cartes et les globes, à l'exception de ceux de Coronelli exposés dans une grande salle de la bibliothèque royale dès 1782²⁰.

Le 21 mars 1830, en labourant ses champs près de Berthouville en Normandie, un certain Prosper Taurin tomba sur une tuile située à 15 cm du sol. Après quelques coups de pioche, il découvrit une centaine d'objets en argent – vases, coupes, plats et statuettes – probablement enterrés à même le sol. Il s'agissait d'un important trésor romain du 2^e siècle après J.-C., enfoui près d'un sanctuaire dédié à Mercure. Il fut immédiatement examiné par Charles Lenormand pour le compte du musée du Louvre et par Désiré Raoul-Rochette, conservateur du cabinet des Médailles de la Bibliothèque redevenue royale. Ce dernier fut plus rapide que son collègue et réussit à l'acquérir pour la somme de 15 000 francs ; le 4 mai, il rentra à Paris avec tous les objets et dès le mois de juin, le trésor de Berthouville fut exposé à la Bibliothèque royale (voir ill. p. 77, en haut à droite). En 1843, le prince Torlonia offrit au cabinet des Médailles vingt vases provenant de la nécropole de Monte Abatone, près de Cerveteri (Latium), mais c'est sans doute le legs du duc de Luynes en 1862 qui apporta au département une des plus importantes collections de vases grecs (voir ill. p. 77, en bas à gauche), des milliers de monnaies, des pierres gravées, des bronzes, des sculptures, des armures, des armes antiques et des bijoux.

Faute de place, le cabinet des Médailles déménagea provisoirement en 1865 dans les nouveaux espaces aménagés par Labrousse entre la rue de Richelieu et la rue des Petits-Champs (voir ill. p. 77, en bas à droite) ; les peintures, boiseries et médailliers du salon de l'arcade Colbert furent mis en réserve. Les toiles de Van Loo et Natoire furent installées provisoirement dans la nouvelle salle de lecture des manuscrits, construite par l'architecte Jean-Louis Pascal, tandis que celles de Boucher et les portraits des rois prirent place dans le nouveau vestibule de l'administrateur²¹, actuel salon d'honneur, avant d'être réinstallés par l'architecte, au début du 20^e siècle, dans les nouveaux bâtiments construits le long de la rue Vivienne jusqu'à l'angle de la rue Colbert. Les travaux de la nouvelle aile Vivienne

avaient commencé en 1889 et Pascal œuvra en étroite collaboration avec le directeur du cabinet, Ernest Babelon. En 1903, les nouveaux bâtiments étaient achevés et les décorations de l'ancien salon remontées. Grâce au soutien de l'administrateur général Léopold Delisle et à l'entente avec le directeur du cabinet des Médailles, Pascal restitua l'ancien salon Louis XV et réalisa l'une des plus belles « period rooms » dans la France de la Troisième République. Il voulut intégrer à la Bibliothèque nationale, qui occupait désormais l'ensemble du quadrilatère Richelieu, un « rappel de l'ancienne Bibliothèque du roi »²². En attendant le retour des collections, le « nouveau » salon fut utilisé comme espace d'exposition : en 1904, on y présenta les manuscrits anciens, en annexe de l'exposition des *Primitifs français* qui avait lieu au Pavillon de Marsan au Louvre²³ ; en 1905, l'administrateur général Henry Marcel y organisa une exposition de miniatures du 18^e siècle. Mises à l'abri pendant la Première Guerre mondiale, les collections du département des Médailles retrouvèrent leurs nouveaux locaux à partir de 1917.

Le cabinet des Médailles n'était pas l'unique espace « muséal » au sein de la Bibliothèque nationale. Des manuscrits étaient présentés au public dans la galerie Mazarine, salle de lecture du département, galerie qui continua à accueillir des expositions de livres imprimés et manuscrits (voir ill. p. 70) après la construction de la nouvelle salle par Pascal. De même, le cabinet des Estampes présentait régulièrement au public ses collections dans des expositions permanentes²⁴. La première fut organisée au mois de février 1794, puis en 1807 et dans les années suivantes, comme le relate Théophile Marion Dumersan dans son *Guide des curieux et des étrangers dans les bibliothèques publiques de Paris* publié en 1810 : « la première pièce offre un choix d'estampes encadrées des plus précieuses par leur beauté et leur rareté. Elles donnent une idée des plus belles pièces dans chaque genre ». Après avoir décrit les pièces exposées, Dumersan affirme que « cette collection d'estampes est précieuse non seulement pour les artistes et les amateurs, mais même pour tous les curieux, qui peuvent demander, pour les voir, des recueils de fleurs, de costumes, de paysages, ou des collections, telles que la galerie de Florence, celle du Palais-Royal, celles du Musée français, etc. etc. ».

Étant donné le succès de ces expositions, Jean Duchesne, premier employé au département des Estampes, organisa en 1819 une présentation de 161 pièces et en publia le catalogue. Précédé d'un bref historique de la collection et de son critère de classement, ce catalogue explique le choix des pièces exposées, accompagnées chacune d'une notice : « les plus belles estampes au burin, mais aussi quelques gravures à l'eau-forte » et des estampes modernes pour l'histoire de l'art²⁵. Le retentissement de cette initiative fut tel que quatre publications de catalogues des estampes exposées virent le jour de 1819 à 1855.

Dans la *Revue encyclopédique* de 1820, Emeric David déclare : « Heureuse pensée de faire placer sous verre quelques-unes des pièces les plus curieuses de cette riche collection, et de les exposer, ainsi encadrées, à l'examen du public »²⁶. En 1839, Émile de Girardin, directeur de *La Presse*, insiste en affirmant que « tous les artistes doivent visiter cette exposition scientifique »²⁷.

Parallèlement au succès des expositions permanentes, les acquisitions se poursuivent : rappelons l'achat en 1841 de 7 000 estampes de la collection de l'amateur Michel Hennin, suivi par son legs en 1863 de 14 807 pièces concernant l'histoire de France, puis en 1853 celui de 67 000 portraits des libraires Guillaume et Jean-Jacques Debure. Poussé par le souhait de rendre accessible une si vaste collection, Duchesne organise le classement des pièces suivant la méthode que Karl Heinrich von Heineken avait conçue pour le Cabinet de Dresde.

Les expositions se tenaient dans deux pièces du cabinet installé de 1751 à 1854 dans un entresol disparu après les travaux menés par Labrousse, le salon ou ancien cabinet, et dans la galerie. Les gravures étaient accrochées dans les embrasures des fenêtres et sur les trumeaux qui les séparaient. Toutefois, dès 1825, dans son *Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque de la France*, le révérend Thomas Frognall Dibdin, tout en tissant des louanges pour ces expositions, souligne l'exiguïté des lieux : « L'idée de cette exposition est bonne mais il faudrait, pour en rendre l'effet plus complet, une galerie de 50 pieds de longueur, pas trop large, éclairée par le haut »²⁸. L'exiguïté des lieux, « extrêmement gênante pour les personnes qui y vont étudier », devient un leitmotiv dans la presse de l'époque.

Elle deviendra encore plus flagrante lorsque, par le biais du dépôt légal, les premiers tirages photographiques entrent dans les collections du département (voir ill. p. 83 en haut), devenu département des Estampes et de la photographie en 1972 seulement, à l'initiative du directeur Jean Adhémar. En effet, en 1851, «le dépôt légal, étendu à la lithographie depuis 1817, fut spontanément adopté par les producteurs (auteurs ou éditeurs) de photographies. Bien qu'aucun texte de loi n'y obligeât expressément avant 1943, on compte plus de 100 000 photographies déposées entre 1851 et 1914»²⁹.

L'accroissement de la collection d'estampes, puis de photographies, rendit indispensable le transfert du département en 1854 dans la galerie du rez-de-chaussée de l'hôtel Tubeuf (galerie Mansart). Les expositions permanentes d'estampes continuaient : elles étaient accrochées dans l'ébrasement des grandes baies de la galerie Mansart (voir ill. p. 83 en bas). La dernière, organisée par le conservateur Henri Delaborde en 1875, se poursuivit jusqu'en 1898. Cette année-là, le nouveau conservateur Henri Bouchot, conscient des dangers d'une exposition prolongée, exprima son inquiétude à l'administrateur général Léopold Delisle, lequel mit fin immédiatement à cette pratique très dangereuse pour la conservation des feuilles.

Il faut attendre le milieu du 20^e siècle pour que, grâce à la volonté de l'administrateur Julien Cain et à l'intelligence de l'architecte Jean-Michel Roux-Spitz, la Bibliothèque nationale puisse bénéficier d'une nouvelle salle d'exposition : la galerie Mansart, vidée des collections d'estampes et de photographie. Grâce au plan de « Grands travaux de lutte contre le chômage » (loi du 18 août 1936), Roux-Spitz put entamer le chantier de reconstruction du département des Estampes dans l'aile occidentale de l'hôtel Tubeuf. Le nouveau bâtiment des Estampes, dont les travaux avaient commencé en 1938, puis furent interrompus pendant la guerre, fut inauguré le 6 mai 1946. Dans la même aile fut également inauguré, le 4 juin 1954, le nouveau département des Cartes et plans. L'architecte créa ainsi des équipements complètement « modernes », tout en restaurant et en récupérant des vestiges de l'ancien hôtel Tubeuf-Mazarin, comme la chambre de Mazarin (vestibule de la réserve des estampes) et la réserve dite des « vélins » (département des Cartes et plans), qui accueillera le plafond de Simon Vouet.

————— La renaissance de Richelieu, bibliothèques, musée, galeries

Après le transfert en 1998 des collections imprimées et audiovisuelles sur le site François-Mitterrand, une nouvelle ère commence pour Richelieu. Il faut avant tout rénover, restaurer et réorganiser ce site pluriséculaire que désormais trois institutions se partagent : la BnF, l'Institut national d'histoire de l'art (INHA) et l'École nationale des chartes (ENC).

En 2007, l'agence Bruno Gaudin³⁰ remporte le marché de maîtrise d'œuvre pour la restauration et la transformation du site : tous les départements spécialisés de la BnF y trouveront leur place, l'INHA occupera l'ancienne salle de lecture (salle Labrouste) ainsi qu'une partie de l'aile Richelieu, et l'ENC installera sa bibliothèque entre la rue de Richelieu et la rue des Petits-Champs. La zone 1 (aile Richelieu et Petits-Champs) a ouvert au public en janvier 2017 : les manuscrits retrouvent leur ancienne salle de lecture restaurée, les collections du département des Estampes et de la photographie sont consultables provisoirement dans l'ancienne salle de lecture de la BnF (salle Labrouste), et le département des Arts du spectacle de la BnF s'installe dans les anciens espaces de la réserve des livres rares³¹. Il bénéficie désormais d'une nouvelle salle de lecture et d'un espace d'exposition permanente baptisé «Ronde des arts du spectacle».

Avec la réouverture de la zone 2 à l'automne 2021, le public pourra accéder à l'ensemble des espaces du site : la salle ovale sera ouverte à tous les publics avec un accès libre et gratuit (salle de lecture et espaces de médiation) ; le département des Estampes et de la photographie, ainsi que celui des Cartes et plans, retrouveront leurs espaces dans l'ancien hôtel Tubeuf ; le département de la Musique³² intégrera le site Richelieu et partagera la salle de lecture avec le département des Manuscrits ; le département des Monnaies et médailles retrouvera ses anciens espaces réaménagés pour abriter le nouveau musée de la BnF, dont le projet a été confié à l'étude florentine Guicciardini & Magni³³. Ce musée encyclopédique occupera les anciens locaux construits par Pascal (aile Vivienne), ainsi que la galerie Mazarine et la Rotonde des arts du spectacle. Suivant un parcours chrono-thématique de l'Antiquité à nos jours (Salle des Colonnes, Cabinet précieux, salles de Luynes et Bar-

thélémy, Cabinet du roi, Galerie Mazarine et Rotonde des arts du spectacle), le public pourra admirer des centaines d'objets archéologiques et des médailles, ainsi qu'une sélection de manuscrits, estampes, photographies, dessins, cartes géographiques, globes, partitions musicales, livres rares et costumes. Les œuvres les plus fragiles seront exposées par rotation au rythme de trois par an.

Par la variété et la richesse de ses collections, ainsi que par la fréquence des rotations, le musée de la BnF offrira aux publics l'occasion de revenir régulièrement découvrir ses trésors. Le nouveau projet scientifique de 2016 pour Richelieu³⁴ a donc affirmé définitivement la double identité du site historique de la BnF, celle de « bibliothèque-musée » – une identité qui a caractérisé la Bibliothèque royale, puis nationale, depuis ses origines.

Je tiens à remercier Denis Bruckmann, directeur général de la BnF, pour la confiance qu'il m'a accordée en me demandant de rédiger cet article. Mes remerciements vont également à mes collègues Sylvie Aubenas et Corinne Le Bitouzé (département des Estampes et de la photographie), Louis Jaubertie (projet Richelieu) et Cyril Chazal (service des expositions), qui ont facilité mes recherches sur le sujet.

ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- H. Bouchot, *Le Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale : guide du lecteur et du visiteur, catalogue général et raisonné des collections qui y sont conservées*, Paris, 1895
- J. Babelon, *Le Cabinet du roi ou le Salon Louis XV de la Bibliothèque nationale*, Paris-Bruxelles, 1927
- S. Balayé, *La Bibliothèque nationale des origines à 1800*, Genève, 1988
- 1798. *Le patrimoine libéré. 200 trésors entrés à la Bibliothèque nationale de 1789 à 1799*, catalogue d'exposition (Paris, Bibliothèque nationale, 6 juin-10 septembre 1989), Paris, 1989
- B. Blasselle et J. Melet-Sanson, *La Bibliothèque nationale, mémoire de l'avenir*, Paris, 1990
- D. Gaborit-Chopin (dir.), *Le trésor de Saint-Denis*, catalogue d'exposition (musée du Louvre, 12 mars-17 juin 1991), Paris, 1991
- T. Sarmant, *Le Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, 1661-1848*, Paris, 1994
- J. Durand et M.-P. Laffitte (dir.), *Le trésor de la Sainte-Chapelle*, catalogue d'exposition (musée du Louvre, 31 mai-27 août 2001), Paris, 2001

- I. Aghion (dir.), *Caylus, mécène du roi. Collectionner les antiquités au XVIII^e siècle*, catalogue d'exposition (BnF, 17 décembre 2002-17 mars 2003), Paris, 2002
- O. Loiseaux (dir.), *Trésors photographiques de la Société de géographie*, Paris, 2006
- S. Aubenas et P.-L. Roubert (dir.), *Les primitifs de la photographie. Le calotype en France, 1843-1860*, catalogue d'exposition (Paris, BnF, 19 octobre 2010-16 janvier 2011), Paris, 2010
- C. Colonna, *De Rouge et de Noir. Les vases grecs de la collection de Luynes*, Montreuil, 2013
- K. Lapatin (dir.), *The Berthouville Silver Treasure and Roman Luxury*, Los Angeles, 2014
- M. Avisseau-Broustet et C. Colonna (dir.), *Le luxe dans l'Antiquité. Trésors de la Bibliothèque nationale de France*, catalogue d'exposition (Arles, musée départemental Arles Antiques, 1^{er} juillet 2017-21 janvier 2018), Gand, 2017
- A. Conraux, A.-S. Haquin et C. Mengin (dir.), *Richelieu. Quatre siècles d'histoire architecturale au cœur de Paris*, Paris, 2017
- D. Bruckmann, « Les collections 'spécialisées' à la Bibliothèque nationale de France : un bref panorama », in *La Revue de la BNU*, n° 18, 2018, p. 9-19
- A. Turner, *Mathematical instruments in the collections of the Bibliothèque nationale de France*, Paris-Turnhout, 2018
- B. Blasselle, M. de Séverac, G. Toscano (dir.), *Histoire de la Bibliothèque nationale de France*, à paraître

NOTES

- 1— G. Bresc-Bautier, N. Faucherre, P.-Y. Le Pogam, « Le Louvre au Moyen Âge », in G. Bresc-Bautier et G. Fonkenell (dir.), *Histoire du Louvre, I, Des origines à l'heure napoléonienne*, Paris, 2016, p. 93-94, 99, 115
- 2— *Inventaire de la bibliothèque du roi Charles VI, fait au Louvre en 1423 par ordre du régent, duc de Bedford*, éd. L.-C. Douët, Paris, 1867 ; L. Delisle, *Recherches sur la librairie de Charles V*, 2 vol., Paris, 1907 ; *La librairie de Charles V*, catalogue d'exposition, Paris, Bibliothèque nationale, 1968.
- 3— M.-P. Laffitte, « Louis XI et les livres », in L. Desachy et G. Toscano (dir.), *Le goût de la Renaissance italienne. Les manuscrits enluminés de Jean Jouffroi, cardinal d'Albi (1412-1473)*, catalogue d'exposition, Albi, Médiathèque Pierre-Amalric, 15 septembre-31 décembre 2010, Cinisello Balsamo, 2010, p. 101-103
- 4— G. Toscano, « Les manuscrits de la librairie des rois d'Aragon de Naples saisis par Charles VIII », in J. Balsamo (dir.), *Passer les monts : Français en Italie - l'Italie en France (1494-1525)*, Paris-Fiesole, Champion, 1998, p. 345-360. Pour les œuvres d'art, cf. C. Vrand, *Les collections d'art d'Anne de Bretagne. Au rythme de la vie de cour*, thèse de doctorat, dir. P. Plagnieux, Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2016.
- 5— E. Pellegrin, *La bibliothèque des Visconti et des Sforza, ducs de Milan au XV^e siècle*, Paris, 1955 ; *Supplément*, Paris, 1969

- 6— M.-P. Laffitte et U. Baurmeister, *Des livres et des rois. La bibliothèque royale de Blois*, catalogue d'exposition (château de Blois, 20 juin-30 août 1992 ; Bibliothèque nationale, 15 octobre-17 janvier 1993), Paris, 1992
- 7— A. de Beatis, *Voyage du cardinal d'Aragon en Allemagne, Hollande, Belgique, France et Italie (1517-1518)*, trad. de l'italien par M. Havard de la Montagne, Paris, 1913, p. 194-195
- 8— C. Vrand, « Léonard, la Belle feronnière et François I^{er} », in G. Toscano (dir.), *1519, la mort de Léonard : la naissance d'un mythe* (catalogue d'exposition, château d'Amboise, 2 mai-1^{er} septembre 2019), Montreuil, 2019, p. 95-97
- 9— M. Hermant (dir.), *Trésors royaux. La bibliothèque de François I^{er}* (catalogue d'exposition, château de Blois, 4 juillet-18 octobre 2015), Rennes, 2015
- 10— M. Hermant, « Le testament de Gaston d'Orléans et le devenir de ses collections », in J.-M. Constant et P. Gatulle (dir.), *Gaston d'Orléans : prince rebelle et mécène* (catalogue d'exposition, château de Blois, 1^{er} juillet-15 octobre 2017), Rennes, 2017, p. 221-227
- 11— *La Bibliothèque nationale*, par Henry Marcel et al., Paris, 1907, p. 48 et suiv.
- 12— M.-P. Laffitte et C. Denoël (dir.), *Trésors carolingiens. Livres manuscrits de Charlemagne à Charles le Chauve* (catalogue d'exposition, Paris, Bibliothèque nationale de France, 20 mars-24 juin 2007), Paris, 2007, p. 108-112, n° 15
- 13— Sur Gualdi, cf. F. Federici, « Il trattato 'Delle memorie sepolcrali' del cavalier Francesco Gualdi: un collezionista romano del Seicento e le testimonianze figurative medievali », in *Prospettiva*, 110-11, 2003-2004, p. 149-159
- 14— M. Kazanski, P. Périn, « Le mobilier funéraire de la tombe de Childéric I^{er} : état de la question et perspective », in *Revue archéologique de Picardie*, 3-4, 1988, p. 13-38
- 15— A. Ritz-Guilbert, *La collection Gaignières. Un inventaire du royaume au XVII^e siècle*, Paris, 2016
- 16— T. Sarmant, *Le Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, 1661-1848*, Paris, 1994, p. 142
- 17— Volée en 1831, elle fut retrouvée par miracle au bord de la Seine, sous le pont Marie.
- 18— E. Babelon, *Catalogue des camées antiques et modernes de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1897, p. 120-137, n. 264. Voir aussi Denis Bruckmann, « Les collections 'spécialisées' à la Bibliothèque nationale de France : un bref panorama », in *La Revue de la BNU*, n° 18, 2018, partic. p. 12.
- 19— A.-L. Millin, « Discours prononcé par le citoyen Millin, professeur d'antiquité à la Bibliothèque nationale à l'ouverture de son cours, le 4 frimaire de l'an VII », in *Magasin encyclopédique*, VI (1798), 5, p. 336-354
- 20— Ils quittent la BN en 1901, puis sont envoyés au château de Versailles en 1914. Restaurés et présentés au Centre Pompidou en 1980, puis à la Cité des sciences et au Grand Palais en 2005, ils retournent définitivement à la BnF et sont exposés à partir de 2006 dans l'aile ouest de la Bibliothèque François-Mitterrand. Voir H. Richard, *Les globes de Louis XIV*, Paris, 2019.
- 21— BnF, Estampes, Va 237 (6-7) Fol.
- 22— F. Bodenstein, « Le Salon Louis XV à la Bibliothèque nationale de France : l'archéologie et la reconstitution d'un lieu d'histoire (1865-1913) », in *Livraison d'histoire de l'architecture*, 19, 2010, p. 9-23
- 23— BnF, Estampes, Va 237 (7) Fol. Sur cette exposition, cf. D. Thiébaud, « L'exposition des Primitifs français de 1904 », dans *Primitifs français. Découvertes et redécouvertes*, catalogue d'exposition (Musée du Louvre, 27 février-17 mai 2004), Paris, 2004, p. 13-23
- 24— Sur le sujet, cf. V. Meyer, « Les premières expositions permanentes au cabinet des Estampes de la Bibliothèque royale puis impériale », in *Nouvelles de l'estampe*, 1, 2019, p. 5-29
- 25— *Notice des estampes exposées à la Bibliothèque du roi*, Paris, 1819
- 26— Cité par Meyer, op. cit., p. 23
- 27— Ibid.
- 28— Ibid., p. 21
- 29— S. Aubenas et M. Pagneux (dir.), *La photographie en 100 chefs-d'œuvre*, catalogue d'exposition (BnF, 13 novembre 2012-17 février 2013), Paris, 2012
- 30— V. Brégal et B. Gaudin, « Ouvrir le Quadrilatère », in A. Conraux, A.-S. Haquin et C. Mengin (dir.), *Richelieu. Quatre siècles d'histoire architecturale au cœur de Paris*, Paris, 2017, p. 230-252
- 31— Créé en 1976, le noyau principal de ce département est constitué par la riche collection d'Auguste Rondel (1858-1934), bibliophile passionné de spectacles, qui légua à sa mort quelque 400 000 documents à l'État.
- 32— Créé en 1942, le département de la Musique hérite des collections spécialisées de la Bibliothèque nationale, du Conservatoire national de musique et d'art dramatique et de la bibliothèque de l'Opéra ; ces deux dernières collections ont été rattachées à la Bibliothèque nationale en 1935.
- 33— S. Polano (dir.), *Mostre e musei di Guicciardini & Magni architetti*, Milan, 2019
- 34— Il a été élaboré sous la direction de Denis Bruckmann, directeur des collections de 2007 à 2019, nommé directeur général de la BnF le 8 avril 2019.



Maxime Du Camp, *La pyramide de Khéops*, papier salé, 1851 (coll. BnF, Estampes)



Salle de lecture et d'exposition du cabinet des Estampes en 1855 (Galerie Mansart), estampe, 1855 (coll. BnF)